

Toute hésitation était impossible ; toute attente eût été une lâcheté, un crime.

De Sambry et ses amis le comprirent et résolurent d'agir sans délai.

— Lançons-nous sur les pas de Calao, fit-il ; nous l'avons battu ; nous le battons encore. Cependant, n'attaquons pas inutilement et ayons pour premier objectif le secours de nos frères là-bas, sur le Kassai.

— C'est bien ainsi que je l'entends, ajouta le docteur. D'abord ceux-là.

— Evidemment, conclut sir William ; mais gare à Calao, s'il se trouve sur notre route !

XII

RENSEIGNEMENTS PRÉCIEUX

On partit presque séance tenante, et courageusement.

— Observons bien ce qui se passe autour de nous, dit le chef, et tenons nos fusils prêts. Je ne sais ce qui me démange, mais il me semble que je vois continuellement devant mes yeux la figure de Calao.

— Il est de fait, répondit sir William, que nous devons nous attendre à nous cogner contre ses bandes, car c'est toujours à nous que le hasard réserve ces sortes de surprises.

— Pour ma part, ajouta Mwama, je ne pense pas que le négrier nous attaquera pendant le jour, si attaque il y a.

— Il n'osera plus ! exclama Darly avec véhémence.

— Il ose tout, maître ; mais il le jugera imprudent.

— C'est pourquoi nous devons veiller sans cesse, reprit le chef. En même temps nous devons nous hâter d'arriver au Kassai, afin que nos frères sans défense ne soient pas surpris par ces pirates de terre.

— S'il les trouve avant nous, leur perte est certaine.

— D'autant plus qu'il prendra une revanche terrible.

Tout en causant de la sorte, les explorateurs poursuivirent leur route, au milieu du calme parfait de la nature.

Par mesure de prudence comme toujours en pareille circonstance, il y avait d'abord tiré des coups de feu, n'importe pour

quelle raison, et ce afin de ne point trahir la présence de la caravane aux gens de Calao, qui pourraient bien se trouver dans le voisinage.

Naturellement, cette disposition faisait le désespoir de sir William.

Comme si le sort avait tenu à le narguer, le gibier le plus opulent se montrait à portée de fusil et se dandinait dans le fourré.

Les antilopes fourmillaient, les lièvres rouges jouaient par centaines dans les herbes, et des sangliers de dimensions phénoménales offraient aux coups de l'Anglais une cible royale.

Et tout cela devait être contemplé par lui, dans une inactivité qui lui enrageait le cœur.

Même un troupeau de girafes passait à proximité, sans que l'Anglais pût employer sa poudre contre elles, mais cette fois la tentation était vraiment trop forte.

D'un mouvement instinctif son bras se leva, son fusil lui vint à l'épaule et la balle siffla, avant que de Sambry, qui s'était élancé, eut pu empêcher l'action de se consommer.

Le chef était furieux de voir ses ordres méconnus et reprocha vivement à l'Anglais son insubordination.

Mais sir William, avec un flegme parfait, accepta les remontrances passablement cavalières de son compagnon, et avoua carrément qu'il avait agi contre la raison.

— Vous êtes en droit de me gronder, dit-il, et j'ai eu tort de tirer.

— Pourquoi alors, le faites-vous ?

— Parce que... parce que c'est plus fort que moi.

— Pourtant vous avez accepté de m'obéir.

— Parfaitement ; cependant il est des moments où la chasse me tente si irrésistiblement que je souscrirais à l'enfer pour pouvoir m'y livrer. Vous ne savez pas cela, vous autres hommes tranquilles, mais voyez-vous, avoir là sous les yeux, une pièce de gibier et ne pas avoir la permission de l'abattre, c'est une torture qui dépasse mes forces.

— Tout cela est bel et bien, pourvu que votre imprudence ne nous attire aucun désagrément.

— Et lequel donc ? Celui de voir apparaître les hommes de Calao ?

— Précisément celui-là.

— La grosse affaire ! En attendant qu'ils viennent je vais voir si mon coup a porté.

L'insouciance de sir William désarma de Sambry.

Que dire, en effet, à cet écervelé, à ce positiviste ?

Rien qui pût lui faire entendre raison, puisque, tout en disant oui, il pensait non.

— J'y perdrais mon latin, grommela le chef.

Entretiens, l'Anglais s'était frayé un passage à travers les longues herbes jusqu'à l'endroit où la girafe se trouvait au moment du coup de feu.

Elle était là, étendue sur le côté, pleurant de grosses larmes, et regardant son meurtrier avec des yeux qui auraient fendu l'âme de tout autre que sir Darly.

— Quelle superbe bête ! s'écria-t-il en extase, et oubliant tout autour de lui.

Le pauvre animal respirait encore et faisait pitié à voir.

L'Anglais l'acheva sur-le-champ et appela ses camarades pour leur faire admirer sa capture.

En réalité, le coup valait la peine, car la girafe était une prise comme on n'en rencontre que fort rarement. De dimensions énormes, elle avait, en tombant, écrasé les herbes sur une bonne étendue, et son sang, coulant à larges flots, rougissait les pétales des fleurs.

De Sambry lui-même, accouru sur les lieux, dût convenir que la chasse était magnifique.

Un instant même il oublia ses appréhensions concernant Calao, et se laissa aller à une admiration fort naturelle.

Mais bientôt il en revint à la réalité.

— Qu'allez-vous faire de ce gibier ? demanda-t-il à l'Anglais, qui se tenait radieusement courbé sur la girafe.

— L'emporter.

De Sambry faillit se fâcher de surprise.

— Jamais ! s'écria-t-il.

A son tour, sir William devint l'étonné.

— Croyez-vous donc qu'on tue pour rien pareil morceau ?

— Cela m'est égal, mais je vous déclare que nous ne pouvons pas nous en charger pour le quart-d'heure.

— Ah, par exemple !

— Tout ce que vous voulez, mon ami, mais la chose est impossible.

— Eh bien, alors je le porterai à moi seul ! s'écria sir William hors de lui.

Cette réponse archi-ridicule fit fléchir du coup le chef.

Il se laissa aller à un formidable éclat de rire, et tapant sur l'épaule de l'Anglais :

— Voyons, dit-il, vous perdez l'esprit. Ce que vous dites-là est absolument insensé; mais j'ai un autre conseil à vous donner. Vous savez bien que nous n'avons pas une minute à perdre et que des compatriotes malheureux souffrent là-bas, du côté du fleuve. Leur porter secours est chose pressante, vous-même l'avez dit. D'autre part, puisque vous tenez absolument à ne point abandonner aux fauves votre girafe, faites-la dépêcher et régalez-en nos porteurs. Ils accepteront avec enthousiasme et vous sauront gré de cette complaisance.

Sir William hésita durant quelques secondes.



ILS SE VIRENT ENTOURÉS D'UNE DOUZAINE DE NÈGRES (P)

— En effet, répondit-il, vous êtes dans le vrai. Cet arrangement tranche la question purement et simplement. Allons-y!

— A la bonne heure! conclut le chef. Voilà qui est décidé pratiquement.

Sans tarder on héla les porteurs, et on leur annonça la chose.

Tous furent enchantés, car ces sortes de régals sont vivement appréciés par les indigènes.

Immédiatement les couteaux commencèrent leur office et bientôt chacun fut en possession d'un raisonnable lambeau de chair, destiné à faire les délices du futur repas.

Les bouches s'animaient déjà à la perspective de pareil festin, et dans l'esprit de plus d'un de ces nègres naquit déjà la demande s'il ne serait pas opportun d'entamer immédiatement l'absorption de ce mets si fin.

Mais de Sambry se hâta de mettre ordre à la situation.

— En avant ! fit-il ; nous n'avons gaspillé que trop de minutes à l'adresse de cette prise inattendue.

Il fallait obéir, et c'est ce qu'on fit, du reste, avec la meilleure grâce.

On se rétablit donc dans la même ligne de marche que précédemment et l'on reprit la course.

Tout alla parfaitement bien, sans qu'une ombre de négrier apparût.

Vers midi toute crainte à ce sujet pouvait être considérée comme dissipée, et comme on était en ce moment sur la lisière d'une vaste forêt, on résolut de prendre un peu de repos et de manger.

Avec un entrain général la cuisine en plein air s'établit, et chacun se casa à sa guise, les uns dévorant, debout, leurs aliments, d'autres les savourant, pendant qu'ils s'étendaient avec nonchalance sur l'herbe.

Nkéré avait mis, un peu à part, le couvert pour les Européens, et ceux-ci, imitant l'exemple de leurs serviteurs, se livraient à une consommation que Gargantua leur eut enviée.

Du reste, le décor prêtait au dîner un cadre ravissant.

Les arbres immenses qui garnissaient la forêt étendaient au-dessus de leur tête des dômes immenses de verdure à travers lesquels les rayons ardents du soleil ne parvenaient pas à percer leur dard. Dans ce monde de rameaux grouillait un autre monde d'habitants ailés, mignons et remuants, chantant mélodieusement leurs éternels hymnes à la nature, et sautillant avec grâce d'une branche à l'autre.

Des perroquets multicolores, des pinsons aux couleurs infinies, des ramiers blancs et fauves se croisaient dans un va-et-vient aveuglant et faisaient soupirer l'air sous les ondulations incessantes de leurs pennes infatigables.

Au milieu de ce brouhaha de chansons et de mouvement, des atailons d'écureuils gambadaient joyeusement, la queue en panache, tandis que, d'espace en espace, dans un isolement triste, un singe regardait laconiquement les ébats de ses voisins, ou s'amusa à les taquiner en leur lançant quelque fruit ou quelque rameau rabougri.

Malheureusement pour les explorateurs, leurs loisirs n'étaient pas assez grands que pour se livrer à une admiration absolue de toutes

ces beautés, car il leur tardait, après un léger soulagement des fatigues, de reprendre l'étape.

Les premiers de tous de Sambry et Harris avaient fini de dîner, et, en attendant que les autres en eussent fait autant, ils s'étaient mis un peu à l'écart afin de remuer leurs plans de marche.

S'éloignant légèrement de la lisière du bois, ils s'étaient assis au milieu d'une sorte de rond-point bordé de tiges d'herbe tellement élevées que l'horizon même semblait se cacher derrière elles.

Le chien Fox les avait suivis.

Tout en savourant sa pipe, Harris avait tiré de sa poche, son itinéraire des villages du Congo et y cherchait la route qu'ils auraient à suivre pour arriver, en ligne aussi directe que possible, au Kassai, c'est-à-dire à Gama-Damala.

— Tiens, fit le chef, vous me donnez là une idée. Nous avons encore quelques minutes avant que le repas de nos gens soit fini. Je vais, de mon côté, suivre et compiler les points que vous rencontrez dans votre livre.

Et prenant au fond de sa veste, une grande carte géographique, il l'étala sur ses jambes, en guise de table.

Ainsi courbés sur leurs papiers, ils examinèrent les chemins y tracés, fouillèrent, discutèrent, relevèrent les routes qui devaient conduire vers l'endroit d'où les pauvres Européens abandonnés leur avaient envoyé la lettre.

— Nous ne pouvons plus en être bien éloignés, dit le chef.

— Je suis du même avis, car mon livre indique, à peu près à la place où nous nous trouvons, un village d'assez d'importance, et ce village est le dernier qui se trouve sur la ligne de Kimpoko à Gama-Damala.

— Je le remarque comme vous.

— Je crois, moi, que nous sommes sur la bonne route.

— Quant à cela, j'en suis persuadé.

— Le tout est d'être fixé définitivement.

En ce moment Fox poussa un grognement prolongé.

— Hé, hé ! fit de Sambry, qu'y a-t-il ?

— Silence, Fox ! commanda Harris.

Mais l'animal n'en protesta que plus ouvertement.

Il se prit même à aboyer en tous sens.

— Décidément, il y a quelque chose, fit le chef.

En effet, au même instant un frôlement continu se produisit dans

les herbes, et lorsque les explorateurs tournèrent la tête pour se rendre compte de ce bruit insolite, ils se virent entourés d'une douzaine de nègres.

Prompts comme l'éclair ils furent sur pieds et ne surent d'abord quelle contenance prendre.

— Appelons nos gens, dit Harris.

— Pas trop vite, répondit de Sambry ; voyons d'abord.

La quiétude du chef blanc semblait se justifier, car rien d'hostile ne se manifestait dans les allures des indigènes.

Au contraire, ils paraissaient se mouvoir sous l'impression d'une surprise respectueuse, et avaient l'air de dévisager les Européens, tout simplement comme on examine des bêtes curieuses.

Ils s'appelaient avec force gestes et exclamations baroques que les voyageurs ne comprenaient point, mais qu'ils pouvaient certainement prendre pour des expressions totalement inoffensives.

Fox aboyait à tout rompre et montrait des velléités fort visibles de se jeter sur les mollets des envahisseurs.

De Sambry eut bien de la peine à l'en retenir.

De leur côté, les deux voyageurs avaient ressenti quelques secondes d'étonnement, mais avec cette facilité de domination que les dangers constants font acquérir à l'homme, ils s'étaient remis presque instantanément.

— Interrogeons ces braves gens, dit le chef blanc.

— Ceux-là pourront nous renseigner, répondit Harris.

— Et exactement, conclut le chef.

Il s'apprêta à parler aux nègres, lorsque de nouveau les herbes s'ouvrirent sous une poussée violente, et qu'apparut Mwama.

Il était hors d'haleine, et ne fut pas médiocrement surpris en voyant ses maîtres tout tranquillement postés devant le groupe des indigènes, non moins inoffensifs.

On vit bien que pour lui c'était une énigme.

De Sambry eut un sourire, à la vue des gros yeux que roulait son serviteur.

— Tu n'y comprends rien, n'est-ce pas ? lui demanda-t-il.

— Je vous l'avoue en toute sincérité, maître.

— Mais, d'abord, pourquoi accours-tu ici comme une furie, à bout de forces ?

— La cause en est simple, maître. Je mangeais là-bas, avec mes compagnons, lorsque j'entendis soudain Fox s'exhaler en aboiements

frénétiques et prolongés. Je ne vous savais pas absents du lieu de campement, mais je me dis immédiatement qu'un fait anormal devait se produire. Sans en parler à qui que ce fût et, m'abstenant de donner connaissance à mes camarades de mes craintes, je m'élançai vers l'endroit d'où j'avais entendu s'élever les jappements du chien. Je n'eus pas de peine à m'orienter, et me voici.

— Ta présence vient à propos, répondit le chef.

— Vraiment, maître ?

— Mais oui. Pendant que le docteur et moi, nous causions, assis sur l'herbe, ces indigènes nous sont accourus, et je crois, ma foi, qu'ils peuvent nous être utiles.

— En quoi donc, maître ?

— Parbleu ! A nous donner quelques renseignements sur l'endroit où nous nous trouvons et sur la route qu'il nous faut suivre pour arriver à Gama-Damala.

Mwama approuva de la tête.

— Interroges-le, reprit le chef.

Le serviteur ne se le fit pas répéter et entra en conversation avec les nègres.

Ils lui apprirent qu'ils étaient des Wabouma, dont le village se trouvait à fort peu de distance, à peine quelques centaines de mètres, caché derrière les hautes broussailles et les arbres touffus.

— Le village indiqué par mon livre ! s'écria Harris.

— Sans doute, riposta de Sambry.

Les indigènes ajoutèrent que leur tribu, peu nombreuse, était essentiellement pacifique et que les explorateurs pourraient y trouver une hospitalité sincère.

Mais lorsqu'après cette invitation, Mwama leur signala que la caravane des voyageurs se composait d'un personnel important, les noirs eurent involontairement un mouvement de frayeur.

Pourtant cette frayeur fut bientôt calmée, car on leur fit ressortir que la caravane, elle aussi, était animée des sentiments les plus amicaux et les moins belliqueux.

Ensuite on apprit des indigènes que le fleuve Kassaï ne se trouvait guère éloigné de leur village, mais que les chemins étaient d'une difficulté inouïe, à cause de l'inextricable végétation, qui couvrait le sol d'une barrière tellement infranchissable que bien souvent il fallait se frayer un passage à l'aide des haches.

A part cet obstacle, du reste très contrariant, la distance n'était

pas du tout significative, et ils estimaient que sur un terrain ordinaire, on la parcourerait aisément en une journée.

Au surplus ils se mettraient volontiers à la disposition des voyageurs pour leur indiquer la bonne voie à suivre, sans toutefois les accompagner, parce que leur présence était nécessaire dans leurs habitations, pour la raison que quelques-uns des leurs avaient déjà, depuis deux jours, vu rôder dans les environs, des hommes du négrier Calao, lesquels, assurément, nourrissaient des desseins criminels à leur égard.

Au nom de Calao, les explorateurs tressautèrent.

— Toujours lui ! s'écria le chef blanc.

— Oui, maître, soupira Mwama, toujours lui.

Les indigènes ajoutèrent qu'ils n'attendaient rien de bon de la présence de Calao, mais qu'ils étaient décidés à défendre, jusqu'à la dernière goutte de sang, leurs femmes et eux-mêmes contre les attentats de ce bandit.

Plutôt la mort que l'esclavage, conclurent-ils.

Mwama ne laissa pas échapper cette heureuse circonstance pour enlever, haut la main, la sympathie des indigènes.

Il leur dit que ses maîtres aussi étaient les ennemis déclarés de Calao ; qu'ils avaient été spécialement envoyés par leurs dieux pour combattre les négriers ; que des armes excellentes se trouvaient en leur possession et qu'ils ne demandaient pas mieux que de pouvoir se mesurer avec leurs adversaires.

Des exclamations joyeuses saluèrent ces paroles et plusieurs des nègres se mirent à battre des mains, comme de vrais enfants.

Leur jubilation s'étant un peu calmée, on leur demanda s'ils ne connaissaient pas le village de Gama-Damala sur le Kassaï, mais ils déclarèrent que jamais ils n'en avaient entendu parler, et qu'au reste ils n'avaient pas la coutume d'aller en excursion, leurs mœurs étant exclusivement sédentaires.

— Tâches de savoir à présent s'ils n'ont jamais vu des blancs dans leur village, dit le chef à les Mwama.

La réponse fut affirmative en partie, en ce sens qu'il y avait au moins plusieurs années qu'un homme blanc, bien armé et fortement escorté, avait rendu visite à leur chef et l'avait comblé de présents. Mais cet homme blanc n'était pas même resté un jour au milieu d'eux et avait presque immédiatement repris sa route vers le Nord.

— Donc, rien de nos malheureux compatriotes, fit de Sambry.

— Rien, répondit tristement le docteur.

Cependant, tout en conversant de la sorte, les explorateurs avaient oublié que leur absence du campement se prolongeait outre mesure et ils ne songeaient plus à leurs compagnons qui se trouvaient sur la lisière du bois.

Mwama les rappela à la réalité.

— Mes maîtres veulent-ils savoir encore quelque chose ? demanda-t-il.

— Non, mon ami.

— Dans ce cas, si nous retournaions au camp.

— Diable, je n'y pensais plus ! exclama De Sambry.

— Ni moi non plus, fit Harris.

— Dis à ces braves indigènes, Mwama, qu'ils peuvent nous suivre jusques auprès de nos compagnons, et que tous ensemble, nous nous rendrons alors dans leur village, où nous leur ferons quelques présents, en reconnaissance des renseignements qu'ils nous ont donnés.

Cette communication mit les indigènes en belle humeur, et certains d'entre eux s'élançèrent vers leurs demeures pour y annoncer l'arrivée des hommes blancs.

Les autres marchèrent avec les voyageurs.

Ceux-ci eurent bientôt rejoint la caravane, où commençait à se manifester une grande surprise à cause du non retour des chefs.

Aussi n'y fut-on pas peu étonné de les voir arriver accompagnés de ces indigènes, venus on ne savait d'où.

Sir William, lui, croyait d'emblée avoir trouvé le joint.

— Des esclaves arrachés aux mains de Calao ! s'écria-t-il.

De Sambry éclata de rire.

— C'est cela, répondit-il ; nous les avons enlevés sans coup férir.

— Pourquoi ne m'avoir pas prévenu ?

— Parce que nous n'en savions rien nous-mêmes.

— C'est dommage.

L'Anglais le croyait positivement.

De Sambry s'empressa de le détromper.

— Non vraiment, fit-il, il n'en est pas aussi.

Et il détailla à son ami les circonstances qui avaient amené la rencontre des nègres, les informations qu'on en avait tirées et l'amabilité avec laquelle on venait d'offrir aux explorateurs un gîte dans le village voisin.

— Ces gens-là peuvent encore nous être utiles, ajouta le chef. Allons chez eux.

— J'approuve entièrement votre manière de voir.
— D'ailleurs la journée n'est plus longue, et puisque demain probablement nous serons arrivés à Gama-Damala, je ne vois aucun inconvénient à prendre notre repos du soir quelques heures plus tôt.

— Parfaitement.

— Levons le camp, ordonna de Sambry.

Déjà les indigènes nouveaux venus s'étaient mêlés à leurs congénères de la caravane et fraternisaient avec eux sur un ton qui confirmait pleinement leurs dispositions pacifiques.

Leur présence fut le signal d'un caquetage général et l'échange de causeries entre ces gens allait bon train.

On eut dit de vieux camarades qui se retrouvent, tant était sincère et familière la réception qu'on se fit de part et d'autre.

Sir William avait dans les yeux un éclair de satisfaction et flirtait dans les groupes avec cet air d'importance inoffensive qu'il savait si bien se donner.

— Voilà de vrais amis, dit-il au chef.

— Plût au ciel qu'ils les fussent tous !

XIII

UNE INVASION DE MOUSTIQUES

Entretiens chacun avait repris sa charge et son bagage et l'on se mit en mouvement.

De Sambry et Harris conduisaient leur mulet par la bride, mais Sir William avait carrément monté le sien.

Ceci fit l'objet des moqueries de ses camarades.

— Quelle idée, fit le chef, de se mettre en selle pour une aussi petite distance.

William Darly se rengorgea avec des airs de grand seigneur.

— C'est que mes idées diffèrent des vôtres, répondit-il.

— Vraiment ?

— Absolument.

— Et puis-je savoir pourquoi ?

— Volontiers. Je pense plus loin que vous.

— En quel sens ?